

MONOTHEISME ET POLYTHEISMES

Origine de la décadence anthropomorphique

L'art sacré le plus ancien au monde apparaît *déjà structuré* vers 30.000 av. J.C., en Europe exclusivement, entre l'Atlantique et l'Oural, au Paléolithique Supérieur (1).

Il s'agit d'un art animalier accompagné de signes idéogrammiques ayant la même signification symbolique (2) : la Nature, l'Univers, dont fait partie l'Homme, a pour principe phénoménal celui de l'union des complémentaires : Actif-Passif ; Masculin-Féminin ; Feu-Eau ; Soleil-Lune, etc. C'est ce que plus tard, les Néolithiques, puis les Grecs hyperboréens, et les Celtes en général, symbolisaient par la notion de Macrocosme-Microcosme, qui est la base de toute métaphysique véritable. Cette notion implique la prise de conscience de la relativité de chaque degré d'être par rapport à l'Être qui est l'aspect ontologique de l'Absolu, le Principe de toute manifestation, la cause de la vie, le Créateur, le Père : Dieu unique de tout ce qui existe, Dieu suprême des Druides.

Ceux que les Romains décadents appelaient *des dieux*, étaient à l'origine les principes des éléments naturels ou psychiques de la nature et des hommes.

Dans les grottes-sanctuaires du Paléolithique supérieur on n'a jamais relevé aucune figuration *des dieux*, ni de Dieu-unique. C'est que les anciens savaient bien que « le Principe de la chose n'est pas dans la chose ».

L'anthropomorphisme est une grave décadence de l'art sacré strictement métaphysique, qui apparaît vers le X^e millénaire au Proche-Orient (3) et qui finit par envahir les marges de l'Europe orientale. En Europe occidentale, au Paléolithique supérieur, les grottes ornées sont des sanctuaires initiatiques, des lieux d'enseignement, et donc de Tradition : c'est le point de départ de la Tradition Primordiale, et son conservatoire privilégié. Par ailleurs, on sait que de petits groupes de ces chasseurs, à l'Aurignacien moyen et final, s'en allèrent peupler la zone côtière d'Afrique du Nord. Mais là, le climat n'était pas le même que celui de l'Europe atlantique et méditerranéenne qui était périglaciaire. Au Proche-Orient régnait un cli-

(1) La Préhistoire Française. IX^e Congrès de l'U.I.S.P.P. - Nice, 1976. (Ed. du CNRS - Paris 1976)

(2) LEROI-GOURHAN - Préhistoire de l'art occidental. Mazenod éd. 1965.
id : Les religions de la Préhistoire.

Mythes et Religions - (Presses Un. Fr. 1964)

(3) CAUVIN, J. - L'apparition des premières divinités - *La Recherche* - N° 194 - 1987.

mat tempéré et très humide : le Pluvial. Vers le X^e millénaire commença un réchauffement général, mais qui fut retardé en Europe par la présence de massifs montagneux élevés entretenant de nombreux glaciers. Au moment où commença l'agriculture et l'élevage au Proche-Orient, il y avait encore une flore et une faune froide en Provence, par exemple.

Le réchauffement climatique fut donc précoce au Proche-Orient ; ce qui entraîna de façon toute aussi précoce, les pratiques agro-pastorales, la surpopulation, le cloisonnement des ethnies, l'invention des frontières qui sont liées à la domination exclusive d'un groupe... et la guerre.

Ces groupes, ou ethnies du Proche-Orient, ne cherchaient plus à *Etre*, mais à *avoir*. Et comme ils *avaient* leur territoire, leur cité, ils voulurent *avoir* leurs dieux pour s'approprier les principes régissant la nature. C'est là l'origine de la figuration anthropomorphique *des* dieux, et aussi de la magie-sorcellerie et de l'idolâtrie. C'est ainsi que, réduisant d'abord Dieu-Absolu à son aspect exclusivement ontologique, ils n'ont plus considéré que les possibilités d'être. Puis, descendant encore d'un degré ils n'ont plus considéré que les possibilités d'existence et les principes phénoménaux. Ils commencèrent alors à figurer anthropomorphiquement ces principes : le Principe du Feu (Masculin), le Principe de l'Eau (Féminin), etc. Puis ils sont descendus dans les modalités décadentes : *le* dieu du Feu ; *le* dieu de l'Eau, etc.

Du symbole métaphysique on glisse à l'allégorie, puis à l'image ; cette image qui fait inutilement allusion à un principe métaphysique qui n'est plus compris par personne. Comme si, actuellement, un peuple « ayant perdu la formule de l'aspirine se mettait à adorer le tube... » On est ainsi passé de la connaissance métaphysique et de la science des symboles, au sentimentalisme. On veut « faire plaisir » au dieu. Or, la métaphysique est la science sacrée qui permet à l'homme de se situer par rapport à son Principe, comme la géométrie est la science qui permet de se situer sur la terre. Que dirait-on d'une géométrie sentimentale ? Et comment s'y prendrait-on pour « faire plaisir » au centre du cercle, ou à l'hypoténuse, par exemple ? Irait-on « sacrifier » un segment de cercle ? ou un triangle scalène ? C'est ce processus mental décadent qui fait dériver de la religion véritable à la magie et à la sorcellerie.

Cette réduction du Principe céleste aux multiples principes phénoménaux est tardive, aux temps préhistoriques ; et ceux qui voient une « évolution progressiste » dans la religion n'ont aucune notion du Principe intemporel qui est La Cause de tous les phénomènes.

Au Paléolithique supérieur, comme il a été dit plus haut, les sanctuaires ornés des symboles métaphysiques véhiculés par l'art animalier étaient des lieux sacrés d'initiation, comme l'étaient nos cathédrales au Moyen-Age. Mais, dans la vie quotidienne, les principes phénoménaux avaient leur juste place. C'est dans les habitats que l'on recueille, parmi les outils, les armes de chasse, les restes de repas, les œuvres d'art mobilier, etc, des statuettes, en ivoire ou en os, représentant La Mère en puissance,

principe cyclique, et non céleste, de la fécondité. Comme les hommes du Paléolithique supérieur étaient chasseurs exclusivement, on voit bien que ce symbole n'est pas une invention des agriculteurs néolithiques, qui n'ont fait que maintenir, en l'adaptant, ce symbole de la fécondité. Il est certain que les chasseurs du Paléolithique supérieur savaient que leur survie dépendait, à la fois de la reproduction des animaux, gibier, et de la fécondité de leurs femmes. Les statuettes de cette époque représentent un femme enceinte : l'espoir dans la Mère. La Mère symbolisant la vie créée.

Pour le Néolithique, ce sont les archéologues qui ont décidé que les statuettes représentant La Mère était pour eux une déesse. La « Déesse-Mère » est une invention de ceux qui, par la force des choses, doivent réduire la science sacrée à ce qu'ils peuvent en comprendre.

Cette confusion entre le mental et l'intellect n'est-elle pas toujours d'actualité ?

En fait, rien ne nous permet d'affirmer que tous les peuples néolithiques avaient perdu le sens du symbolisme supérieur céleste. On peut même être certain du contraire en étudiant les ancêtres des celtes, qui sont les Néolithiques danubiens et leurs descendants de l'âge du Cuivre et du Bronze.

En effet, si tout sens métaphysique avait été perdu par les pré-celtes, les Celtes de l'âge du Fer n'auraient pas eu le symbole de la Vierge Noire à l'Enfant. Or, on sait que c'est précisément ce symbole de la Possibilité Universelle qui a été christianisé parce que conforme au symbolisme primordial dans sa perspective principielle qui était intacte chez les Druides (cf. St Augustin). Or, chez les Celtes, on voit la Vierge Noire, aspect passif de *Dieu Absolu*, mais on rencontre aussi des représentations de La Mère du cycle existentiel, c'est-à-dire symbolisant le cycle temporel : La Cause principielle, et son effet en ce monde, c'est-à-dire du macrocosme au microcosme par la Force créatrice, et la voie du retour du créé au Créateur par la volonté de l'ascension spirituelle.

Tout cela n'a réellement aucun rapport avec le système du paganisme romain décadent qui, lui, en « divinisant » les éléments naturels ou psychiques, fermait toute voie spirituelle. Et l'on sait ce que cette décadence a coûté à l'empire romain.

Comme on l'a vu, c'est le débordement démographique qui, conduisant à la raréfaction de la nourriture, engendra la guerre, ce qui contraignit les groupes ethniques à se fortifier dans leurs établissements. C'est là l'origine de la cité. Il ne s'agit pas, bien évidemment, d'un progrès dans le sens d'un mieux, mais d'une nécessité de survie.

Les peuples qui avaient conservé un rattachement conscient à la Tradition Primordiale (La mémoire de l'espèce), durent sacrifier les nouvelles structures sociales issues de ce nouveau mode de vie. La cité

engendra la ségrégation des tâches, qui sont d'autant mieux effectuées qu'elles le sont par des spécialistes bien entraînés : c'est l'origine des castes.

Chez les peuples chasseurs du Paléolithique supérieur, le corps, l'âme, et l'esprit étaient vécus en synthèse. C'est « la caste unique » de l'Homme-Être. Chez les peuples protohistoriques ou de l'Antiquité archaïques », ces trois états sont séparés ; et comme la survie de la cité est tributaire des guerriers, mais que le savoir, (la science), est la spécialité du sacerdoce, on sacralisa une organisation protégeant la vie, en considérant que l'Esprit était au sacerdoce, la défense de la vie (l'âme) aux guerriers, et les modalités techniques (le corps) au reste de la population. Une telle organisation permettait la cohérence dans l'action, en évitant le désordre et les risques mortels qu'il entraîne toujours.

Mais il peut y avoir pire, dans le cas où le savoir scientifique n'est plus sacralisé. C'est alors un progrès : le progrès du Mal ; et c'est la Matière qui devient un faux dieu, le dieu de l'ombre. Or, ce n'est pas par l'ombre que l'on peut combattre l'ombre, mais par la Lumière.

Les historiens des religions et les philosophes progressistes ont tendance à voir un progrès constant dans l'histoire de l'humanité en général et dans le déroulement chronologique des structures religieuses, car ils confondent complexité et progrès. A l'époque des chasseurs paléolithiques, époque où la France, par exemple, était peuplée de *dix mille personnes*, comme ailleurs en Europe, la religion était simple, malgré une métaphysique très élaborée et très complète, car l'homme était tout proche de l'Être. C'est la vie toute entière, Espace et Temps, qui était sacrée, et pas seulement de petits fragments du monde, car la liaison au Principe était permanente. D'autre part, le petit nombre de personnes permettait d'initier tous les membres d'un peuple au même niveau en fin d'enseignement, et cela d'autant plus aisément que la sélection naturelle, très forte alors, ne laissait subsister que ceux qui n'étaient pas porteurs de tares.

Lorsque l'humanité se retrouva en expansion démographique, commença le cloisonnement des ethnies, ce qui entraîna la différenciation des langues. Ce phénomène commença au Proche-Orient, dans notre partie de la planète, où il fut symbolisé par Babel. Il fut de plus en plus difficile d'initier (c'est-à-dire d'instruire en contrôlant constamment l'entrée au degré supérieur). Par ailleurs, le caractère sacré n'apparaissait plus comme pouvant être admis pour tout et pour tous. En effet, le débordement démographique engendra la guerre ; et si l'on considère l'ennemi et son territoire comme sacré, il devient impossible de vouloir l'exterminer. C'est la multiplication des ethnies, des modalités culturelles, la diversité des supports symboliques qui obligent ceux qui ont pour rôle d'enseigner, à aller vers la complexité pour s'adapter à tous les cas de carences : insuffisance intellectuelle, disponibilité spirituelle de plus en plus rare, disposition à l'*avoir* et non plus à l'*Être*.

En fait, la complexité d'un système d'enseignement, dans le domaine du religieux en général, reflète non pas un progrès, ni mental ni intellectuel, mais, tout au contraire, une décadence. Si Jésus de Nazareth, le Christ, fut désigné comme le « second Adam », c'est parce que ses qualités intellectuelles humaines étaient celles des premiers hommes qui étaient tout proches de l'être *. La nature divine du Christ lui permettant d'être totalement l'Adam Primordial avant la faute (c'est-à-dire l'erreur du Nombre, de la quantité, de l'éloignement), et, réellement, fait à l'image de Dieu, l'Être. Or, son enseignement, qui s'adressait à un très petit nombre de personnes choisies par Lui, tient en peu de mots. Mais pour comprendre la totalité de ce lapidaire mais complet message, il nous faut, en plus, l'aide d'énormes volumes, de commentaires, de thèses, de traités, d'études, d'exégèses...

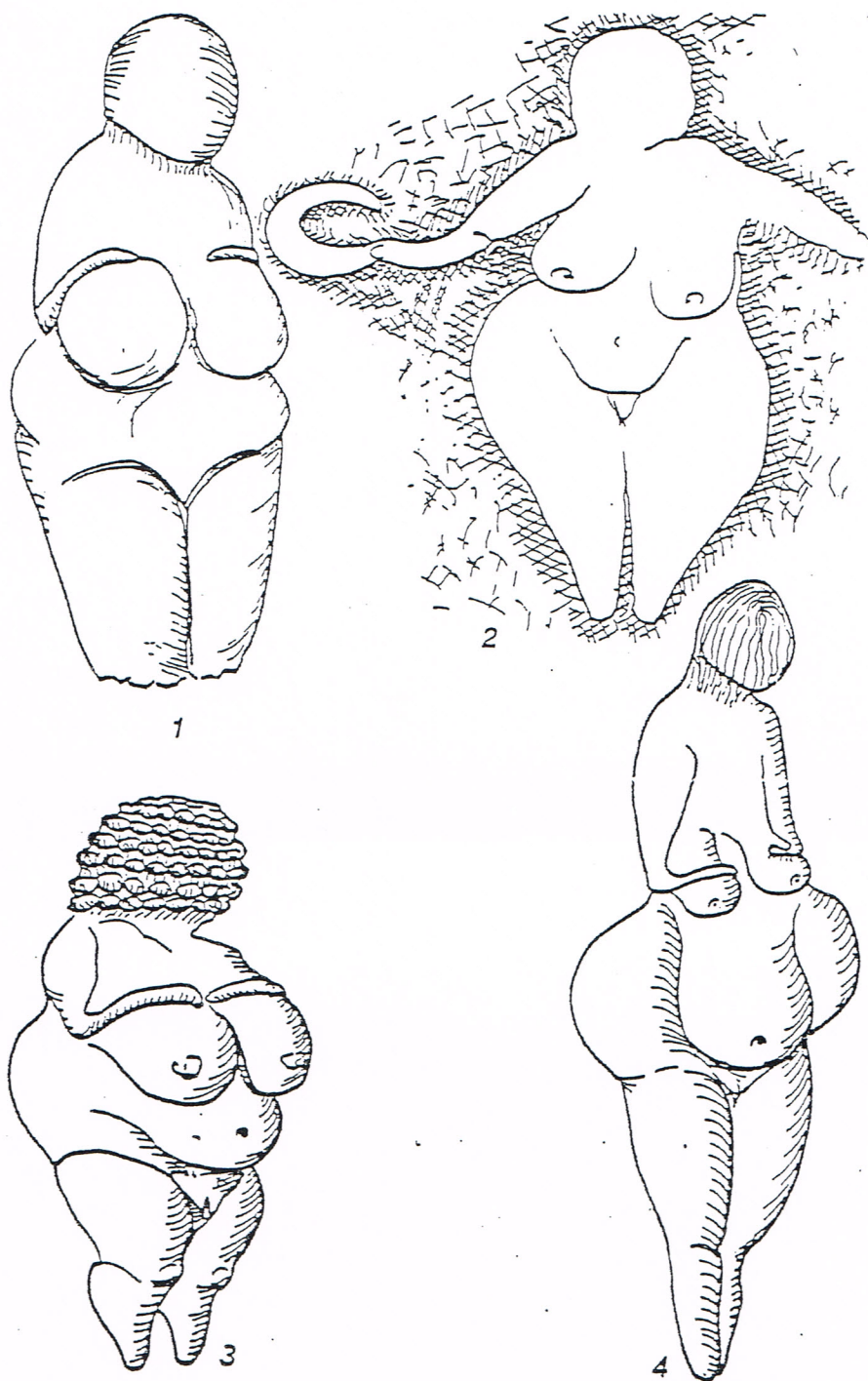
Considérer, dans l'histoire des religions, que la complexité est un progrès, c'est toujours préférer l'*avoir* à l'*Être*, c'est-à-dire la matière à l'Esprit. Le véritable progrès est le rattachement opératif à la Tradition Primordiale, comme le firent les Apôtres, qui ont su reconnaître Celui qu'on attendait.

En cette fin de cycle, la Tradition ne doit pas devenir un but, mais demeurer le moyen d'atteindre l'*Être*, par la Lumière de l'enseignement du Christ.

De même que Dieu le Père a créé l'Univers, la Nature, puis l'Homme sans péché (l'Adam Primordial, le Principe de l'homme), le Christ, Verbe Eternel incarné au degré d'*Être* de l'Homme principiel, a « recréé », dans le temps, la pensée droite qui était en l'Homme avant sa faute, son éloignement du Principe, afin que cette pensée droite soit sa Lumière salvatrice.

Cette pensée droite est révélée par les Evangiles, véritable médecine spirituelle qui nous conduit vers la guérison suprême qui est la Rédemption.

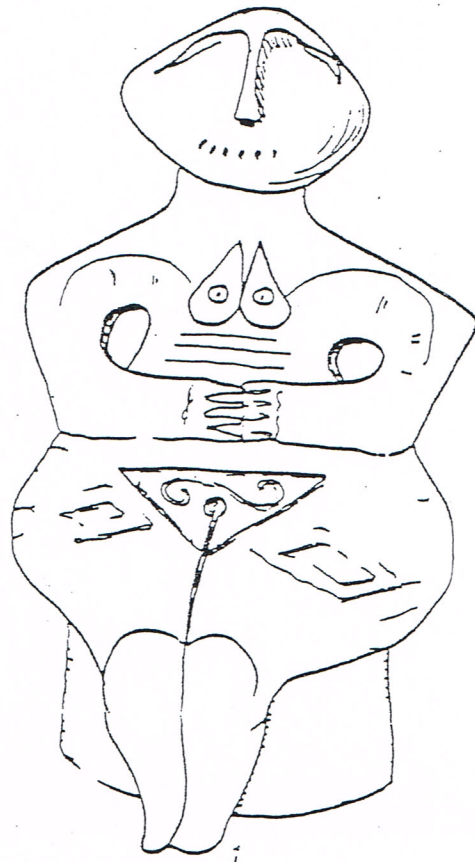
(*) A ceci près que le Christ *né d'une Vierge*, dépassant la nature adamique, est « homme parfait », c'est-à-dire exempt de toute tare, défaut ou péché, sa nature humaine réalisant l'accomplissement final de l'Homme en sa plénitude, selon le dessein de la Providence divine voulu de toute Eternité (Jésus-Christ se définissant en maint passage de l'Evangile comme le « Fils de l'Homme ». NDLR



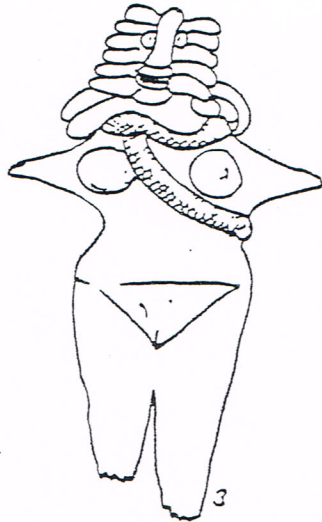
PL. I. Paléolithique supérieur. Gravettien. (de 25.000 à 20.000 av. J.C.).

- 1 Grotte de Menton à Grimaldi (Italie) Barma Grande.
- 2 Laussei (Dordogne, France).
- 3 Willendorf (Autriche).
- 4 Grotte de Lespugne (Haute-Garonne, France).

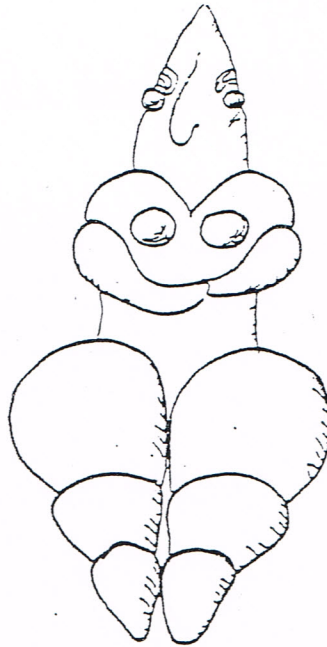
Ces figurations (en ivoire, en os ; en stéatite, ou gravées sur rocher en bas-relief) ne sont pas des idoles. Les hommes du Paléolithique supérieur d'Europe exprimaient leurs connaissances métaphysiques par le symbolisme animalier idéogrammique. Il ne s'agit donc pas de « déesses », mais du symbole cyclique de la Fécondité. Le bas-relief de Laussei (N° 2) met l'accent sur le symbolisme analogique Femme-Lune.



2



3

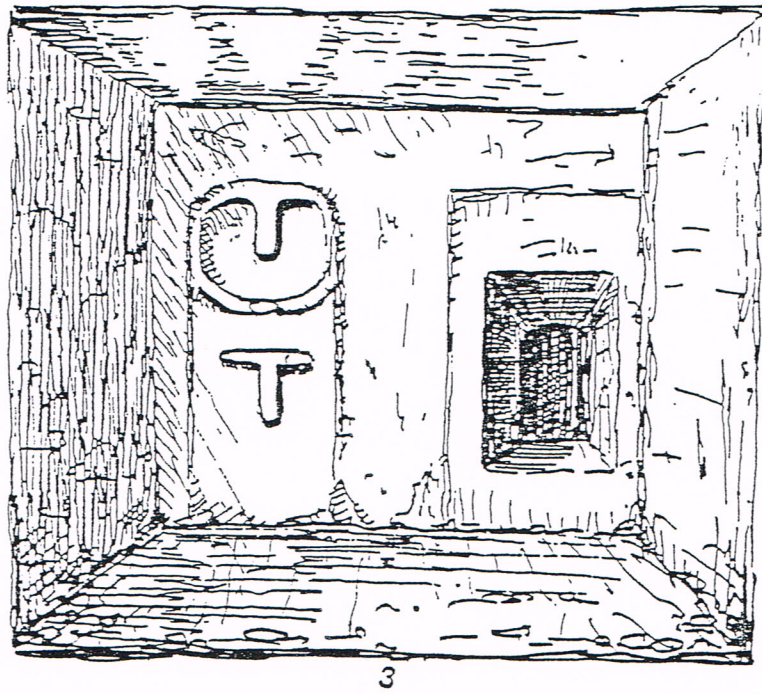
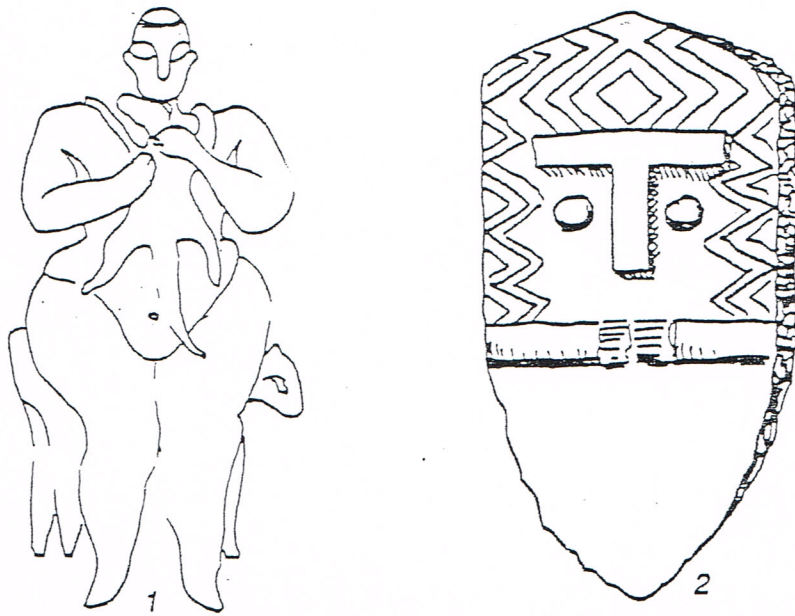


4

PL. II. Du Néolithique à l'âge du Bronze, de 6.000 à 2.400 environ av. J.C., au Proche-Orient. Ces sujets sont en terre cuite, et proviennent de :

1 Thrace. 2 : Ur. - 3 : Mésopotamie - 4 : Israël.

D'après Jacques Cauvin (CNRS), spécialiste de ces questions, « C'est au Proche-Orient que les divinités apparaissent pour la première fois ». En effet, on constate, qu'en ces contrées, le passage du symbole métaphysique pur (Etre) à la figuration d'idoles représentant le cycle nature! est précoce. Il s'agit donc bien de l'adoration des principes phénoménaux de la Nature (L'Avoir) par les premiers agriculteurs. L'adoration du cycle est bien spécifiquement du paganisme, comme le montre le serpent des figures « 2 et N° 3. Ce serpent du cycle inférieur est remplacé, dans la statuette N° 1, par le rinceau serpentiniforme associé étroitement au sexe féminin.



PL. III.

- 1 Néolithique d'Anatolie. VI^e millénaire : La déesse au léopard, (d'après J. Cauvin).
- 2 Néolithique final de Provence (environ 3.300 av. J.C.). Stèle funéraire.
- 3 Néolithique final du Bassin Parisien : Hypogée de la Marne.

L'anthropomorphisme caractérisé des idoles du Proche-Orient n'avait pas encore contaminé les populations européennes. Les stèles funéraires et les bas-reliefs des hypogées expriment le symbolisme du passage par le Séjour des Morts. Le Tau est la partie inférieure de la croix symétrique. C'est le symbole de la descente au tombeau avant la remontée axiale supérieure.